

Le marchand de vent

*À Alain Damasio,
évidemment*

« Maman, maman, le marchand de vent ! »

Nous habitions un endroit où les vents étaient toujours vainqueurs. Une colline en pente douce, s'écoulant vers la ville. Personne ne venait jamais chez nous : la teneur des souffles à l'hiver pouvait vous fendre en deux comme une bûche. Notre maison était petite, étroite, très basse pour résister aux assauts effrénés du vent d'ouest qui apportait la mer dans nos regards, avec ses énormes rafales marines. Personne ne venait, pas même le facteur, qui déposait le courrier dans une sorte de cuve enterrée à l'orée du sous-bois, tout en bas de la colline. Les matins d'automne, je dévalais en courant le petit sentier battu par l'affffflant – que j'avais nommé ainsi pour ses coups de froid qui brisaient jusqu'aux pierres. Ma mère était douce et calme, et sereine. Elle

vivait seule avec moi depuis la disparition de mon père. Elle m'avait raconté une histoire, un soir, disant que j'étais tout enfant – deux ans peut-être –, qu'il avait suivi le chemin jusqu'à l'entrée du bois, s'était retourné pour agiter une vague main d'au revoir et n'était pas revenu ! Par la suite, elle ne m'avait plus jamais parlé de lui. Jamais. J'allais à l'école du village, suivre les cours d'un vieil instituteur qui y terminait sa carrière. Je pouvais passer des heures à regarder mes camarades s'endiambler dans la cour de récréation. Tous m'aimaient bien, tous, avec leurs bons rires et leur bonne sauvagerie amicale. Mais les souvenirs...

Monsieur,

Nous avons le devoir de vous faire part de l'état de santé de Mr. Ériole D. Des suites d'une longue maladie, celui-ci vit actuellement ses derniers jours – voire ses dernières heures. Il souhaiterait cependant avoir le grand plaisir de vous voir avant de quitter définitivement

ce bas-monde. Ses dernières volontés sont de faire de vous son légataire universel.

Nous vous saurions gré de vous rendre à son chevet au plus tôt, en sa demeure sise au n°1, Pas de l'Envol, Hameau de la Colline battue, par Lévant (voyez le plan joint à la présente).

Veillez agréer, Monsieur, l'expression... etc.

J'avais reçu cet étrange courrier express ce matin même, et il me laissait sans voix. Je n'aurais pas besoin du plan : cette adresse était celle de ma maison – la maison de mon enfance !

« Maman, maman, le marchand de vent ! »

La foire battait son plein, et je tenais la main de ma mère pour l'entraîner vers les échoppes des forains, des magiciens, des funambules. Parmi tous ces personnages plus extravagants les uns que les autres, dans sa petite carriole fluide, arrêtée au coin des "senteurs", Ériole ne payait pas de mine.

- « Fioles de vent, fioles de vent !
- Maman, à quoi ça sert d'acheter du vent ?
 - À rien, mon Zéphy, à rien... Allons plutôt voir les jongleurs, là plus loin !
 - Vents des mers du sud, vents du nord et vents de l'est, vents d'ange, vents étranges, tous les vents, je les vends ! »

Je connaissais son nom, et j'adorais ses paroles qui me restaient à l'oreille pendant des jours entiers. 'Vents du sud, vents des anges, vents étranges'. Il ressemblait à un grand oiseau fragile, posé sur de longues jambes fines, toujours prêt à s'envoler.

« Frêle Ériole, me lança-t-il, pour vous servir. Frêle Ériole, je vends des fioles... »

Ce jour-là, il dût percevoir quelque chose dans les yeux ronds de mon âge. Je lâchai la main de ma mère pour m'approcher de lui. Il me regarda attentivement, puis me tendit une fiole translucide et... vide.

« Du vent d'ailes... Du vent pour courir, du vent pour voler... Un souffle le matin, et tes pas sont d'envol. »

Il me l'avait donnée. Ma mère me reprenait par l'épaule et m'entraînait vers le milieu de la rue. Après quelques pas, je me retournais une dernière fois. Ériole et sa carriole avaient disparu. Du haut de mes 8 ans, j'avais pensé : "Il s'est évaporé" ! Vingt ans plus tard, j'ai toujours cette fiole dans mes bagages lorsque je parcours le monde. Je ne l'ai jamais ouverte. Elle est vide. Disons que c'est une sorte de talisman.

Je pris des trains, des trains, et d'autres trains encore. Je voulais profiter de ce long voyage qui devait me ramener sur les lieux de mon enfance. Le train a ceci de merveilleux qu'il traverse des paysages, et laisse le temps au temps de voyager en nous, comme on peut voyager en lui. Ma mémoire n'en fut que plus vive.

« Maman, maman, le marchand de vent ! »

C'était un matin très fort, très bruyant, qui sonnait la charge du vent sur la colline. Ma

mère refusait de me laisser sortir quand l'afffffolant la striait de ses immenses tentacules acérés comme des crocs. Rien n'y résistait. Aucune plante, aucun arbre ne poussait sur ces pentes. Pas un brin d'herbe. Elle était le royaume des vents.

J'avais entendu un vrombissement puissant, à l'extérieur, mais autre chose que l'habituel glissement féroce des courants de l'air. Précipité à la fenêtre qui donnait vers le nord, je vis apparaître un étrange équipage.

Des ailes pour membres démesurés, relevés sur deux glissières amples et courbées, en carlingue de métal hurlant pour fendre l'air, mais en souple plumage pour mieux s'y reposer, c'était un char flottant. Il atterrit à quelques mètres de la maison. Sous le regard ébahi de ma mère, j'ouvris la porte et courus vers l'engin qui résistait de toute sa force aux assauts de l'afffffolant. Je reconnus instantanément le personnage qui s'y tenait assis, et qui en descendit. C'était Ériole, le marchand ambulancier de la grande foire. Je *m'arrêtais* devant lui, sans plus ressentir la moindre

présence du vent. Un silence furieux m'entourait, et je voyais ma mère, accrochée au chambranle de la porte pour ne pas être emportée, hurlant des mots que je n'entendais pas. Ériole s'avança vers moi comme l'oiseau volage qu'il était, insensible aux folles embardées qui pouvaient repousser les rochers jusqu'aux vides du monde. Fantôme intemporel et immatériel, greffé sur l'afffffolant qui ne l'affolait pas, il me souffla ces mots, restés gravés à jamais dans ma mémoire vive :

Ne laisse jamais des frontières
cerner ton plus bel infini
la profondeur des vents, seule
peut libérer des chaînes

Il était venu me voir pour me dire ces paroles incompréhensibles – et que je ne comprends toujours pas.

« As-tu toujours ta fiole ? »

J'opinai de la tête sans pouvoir prononcer la moindre parole. J'avais toujours la fiole, bien sûr. Aurais-je pu m'en séparer ? Il repartit comme il était venu, dans un mouvement

translucide épousant les caprices fous de l'afffffolant. Je le regardais s'éloigner dans le ciel en furie, comme un vaisseau spatial insaisissable. Le monde réel me reprit la main : ma mère avait bravé le vent terrrrrible pour me ramener entre nos murs. Notre colline était bien le royaume des vents. J'avais l'impression d'en être le roi.

Quel était donc ce mystère qui avait ramené Ériole dans ma maison ? J'avais grandi, pour suivi des études dans une école de la ville voisine. Puis il avait fallu se rendre plus loin encore, pour songer à l'avenir, étudier. Je voulais devenir météorologue. Ma mère avait trouvé cette idée douteuse et saugrenue, mais s'y était rangée en voyant mon insistance, au soir des longues discussions qui nous animaient. J'étais parti vivre bien loin d'elle et n'avais pu rentrer lors de son décès, voici quelques années. Je n'avais plus jamais revu le grand oiseau et son char à vent merveilleux.